

En Bolivie, je me suis senti immédiatement révolutionnaire

Nicole Beaulieu

Number 64, Winter 1991–1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38507ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaulieu, N. (1991). En Bolivie, je me suis senti immédiatement révolutionnaire. *Lettres québécoises*, (64), 9–12.

En Bolivie, je me suis senti immédiatement révolutionnaire

ENTREVUE
Nicole Beaulieu

Paul Ohl vient de publier son troisième roman historique, *Soleil noir*. Après *Drakkar*, la saga des Vikings, et *Katana*, le roman du Japon, l'auteur raconte le Pérou et la Bolivie du 16^e siècle.

CURIEX ITINÉRAIRE que celui de Paul Ohl. Né à Strasbourg, le 1^{er} octobre 1940, il est témoin des combats pour la libération alsacienne lors de la Seconde Guerre mondiale. Son père, auteur dramatique, meurt des suites de cette guerre. Encore enfant, Paul Ohl émigre au Canada avec sa mère et son beau-père.

Il étudie au Collège militaire royal de Saint-Jean, à l'École supérieure des officiers de l'armée canadienne, à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal et à l'École nationale d'administration publique (ÉNAP) de l'Université du Québec. Officier-parachutiste pour le Royal 22^e régiment entre 1959 et 1964, il travaille depuis pour le gouvernement québécois. Cinéphile passionné, amateur de musique classique, il est aussi un athlète polyvalent. D'abord inspiré par le sport, il écrit des essais: *Les Arts martiaux* (1975), *La Guerre olympique* (1977), *Les Gladiateurs de l'Amérique* (1977), *La Machine à tuer*, (1981). Puis un premier roman au fondement autobiographique: *Knockout Inc.* (1979). Et une biographie-réquisitoire, *Le Dieu sauvage* (1981), qui conduit à la réhabilitation du fabuleux athlète amérindien, Jim Thorpe.

Katana (1987) marque un tournant dans la carrière de Paul Ohl: désormais, il se consacre au roman historique. Pour alimenter son œuvre, il remue ciel et terre: il a à ce jour visité 33 pays, lu des centaines de livres, vu quantité de films et documentaires.

Lettres québécoises le rencontre chez lui, à Québec, dans un décor à la fois tonique et raffiné: tableaux, masques, sculptures, meubles témoignent de sa passion pour le monde. Coïncidence: l'entrevue se déroule le 11 juillet, jour d'éclipse totale au Sud, jour de «soleil noir»...



Lq Après le roman du Japon, l'épopée des Vikings, vous voici chez les Incas avec *Soleil noir*. Où allez-vous ?

P.O. Vers un cycle romanesque des civilisations, ce qui, à ma connaissance, n'a encore jamais été fait. Généralement, l'auteur découvre un filon et se contente de l'exploiter le reste du

temps. J'aurais pu, par exemple, écrire très longtemps sur le Japon; j'ai une documentation sur ce pays qui pourrait alimenter encore dix livres. Mais je ne crois pas que j'aurais été content de moi. Ce n'est pas ce que je veux faire. Ce qui m'intéresse, c'est l'univers, c'est de voir de quoi sont faites ces vies qui existent en dehors de ma prison, ma maudite prison. Je trouve ma cellule bien petite; on a vite fait les cent pas autour de soi. Au fond, je fais l'expérience de la liberté en travaillant comme je le fais. Les réactions des lecteurs confirment mes choix: les gens ne se tannent pas d'entendre parler, non pas du passé, mais des diverses formes de vie qui ont traversé l'Histoire. Ils aiment sentir qu'il y a 1 000 ans, 500 ans, des gens, comme eux, se sont réveillés la nuit avec la peur, l'angoisse, la maladie... Tous les personnages dont je parle, je les ai sentis vivre. Je trouve extraordinaire de partir travailler le matin accompagné par dix siècles d'Histoire.

Lq *Soleil noir* est né comment ?

P.O. Un matin, je me suis réveillé, et l'idée était là. Tout simplement. Ce n'était pas une fixation comme *Katana* qui m'a possédé de façon dangereuse. *Katana* a failli tout détruire. Il a sapé mes relations affectives et mis mon équilibre en péril. Je m'étais imposé des exigences énormes, très au-delà de ce que quiconque pouvait attendre de moi.

Avec *Katana*, j'étais vraiment le galérien enchaîné à la galère. *Soleil noir*, c'est tout autre chose. Un matin, l'idée m'attendait. Sereinement. Avec trois éléments que je voyais très clairement : la folie de l'or, la montagne, la conquête.

Lq Il est très différent des autres ?

P.O. Oui. Au départ, je voulais une autre forme d'écriture. Cette fois, l'œuvre est bi-dimensionnelle. La source reste le passé, un événement qui s'est produit en 1532, mais l'histoire principale se situe en 1986, année internationale de la Paix, ce qui n'est pas un hasard. En 1986, le monde subissait 63 conflits armés, sans compter les nombreuses violations des droits de l'Homme, dont plusieurs en Amérique latine justement... *Soleil noir* est un roman de feu. Avec *Katana*, j'allais vers la mort, le figé ; avec *Drakkar*, vers la glace. *Soleil noir*, c'est le Tropique du Capricorne, la Croix du Sud, le Pacifique. Et ça se passe aujourd'hui, dans un décor très contemporain : mes personnages téléphonent, roulent en voiture, voyagent en avion. Le fax existe. La psychanalyse aussi.

Lq Parlons donc du travail de recherche qui a précédé la rédaction.

P.O. La démarche classique. Une documentation générale (environ 75 livres), des fiches-synthèses pour les principaux éléments (géographie, organisation sociale, mythes et symboles, cultes et rituels, guerres, architecture, etc.), visionnement de documentaires, lecture de romans sud-américains (García Marquez et Vargas Llosa surtout ; puis, le choix du créneau historique : novembre 1532, la prise d'otage du dernier Inca...

La deuxième étape est toujours plus passionnante ; c'est le terrain. Juillet 1989 : la Bolivie et le Pérou. Difficile, parfois dangereux. Tous les moyens sont bons : avion, boîte de camion, *colectivos*, bateau, pirogue, bagnole défoncée, etc. Rarement de l'eau chaude, parfois pas d'électricité, un climat de tension entretenu par le terrorisme de Sentier lumineux ; bref, une sacrée commande...

Lq Comment avez-vous vécu le premier contact avec la Bolivie et le Pérou ?

P.O. J'ai été ahuri. Se trouver dans les Andes, c'est se faire rappeler notre petitesse. Cette suite ininterrompue de cathédrales de pierre, c'est fabuleux. La révélation du gigantesque. C'est pas pour rien qu'on parle du deuxième toit du monde. On a toujours le sentiment d'être avalé par la pierre tout autour et aspiré par le ciel tout en haut.

Lq Ça rend mystique ?

P.O. Ça nous met en contact avec la dimension de l'Être qui nous échappe en temps normal, ce qui veut dire presque tout le temps. Ça nous remet en mémoire le chapitre de *Terre des Hommes* de Saint-Exupéry, lorsqu'il fait le récit des quelques heures passées dans les Andes par son compagnon Gillaumet. La célèbre citation : «Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait.» Le sens de l'infiniment petit et de l'infiniment grand...

Lq Mais la pauvreté, la misère ?

P.O. Elles nous pénètrent par tous les pores de la peau. On n'y échappe pas. Elles sont réelles, sorties en droite ligne du Moyen Âge. Il y a la terre, la pierre, le soleil et les bêtes. Il y a très peu d'eau, presque pas

d'électricité, surtout en Bolivie. Facile de devenir révolutionnaire devant tant d'inégalités !

Lq Vous avez permis que ces émotions transparissent dans le roman ?

P.O. Oui, il y a une sorte de palpitation dans ce roman. L'écriture est plus engagée que dans les autres. Là-bas, je me suis senti immédiatement révolutionnaire. Toute cette misère, ces injustices, je ne voulais pas résister aux émotions très fortes qu'elles suscitaient chez moi. Je me suis laissé porter par tout cela pour le restituer dans le roman. Le cas de la mine de Potosi est flagrant. La montagne est tarie de ses ressources depuis des dizaines d'années. Les mineurs vivent dans des conditions inhumaines. Ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes. Dans un pays où l'espérance de vie est d'environ 53 ans, ils ne se rendent pas à 40 ans. Ceux qui atteignent ce seuil sont des vieillards.

Lq Le roman se déroule en 1986 et en 1532, comment assurez-vous le lien entre les deux époques ?

P.O. Vadim Herzog, le personnage principal, doit faire une recherche sur un événement majeur qui s'est produit en 1532. C'était au cours de la captivité du dernier Inca. Pour essayer de regagner sa liberté, ce dernier avait promis d'élever une véritable montagne d'or au profit des conquistadores de Francisco Pizarro. Mais un objet en particulier, un objet unique au monde, continuera d'attiser la convoitise des chasseurs de trésors à travers les siècles : un masque mortuaire. Ainsi commence la recherche de Vadim Herzog.

Sa recherche débouche sur une quête. D'abord très affairiste, il est petit à petit happé par l'objet de sa quête ; il est vidé de sa substance, de sa moelle.

Lq Ce personnage, n'est-ce pas un peu vous ?

P.O. Tout à fait. Jamais je n'ai été aussi près d'un de mes personnages. Vadim Herzog est à peine plus âgé que moi, né lui aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Je lui ai prêté, inconsciemment peut-être, un père qu'il a très peu connu. C'est aussi un déraciné, comme moi. Je l'ai également affublé d'un certain idéalisme. Et d'un amour fulgurant, qui lui échappe, mais auquel il ne renoncera pas, lui non plus. Je l'ai maquillé, nous ne nous ressemblons pas physiquement, mais il est fait de ma fibre. De mon âme.

Lq Il me semble que les jumeaux Bjorn et Ulf de *Drakkar* tiennent aussi beaucoup de vous.

P.O. Très juste. Ils expriment la dualité Bien-Mal. Je suis enfant unique. J'ai vécu aux extrêmes des principales valeurs de la vie. L'imaginaire joue un grand rôle dans la vie des enfants uniques. Pour cette raison, Ulf incarnant le Mal ne m'est pas antipathique, bien au contraire. Le Mal est nécessaire, ne serait-ce que pour nous donner une raison de le vaincre...

Lq Ces jumeaux, c'est aussi la lutte entre la vie et la mort. Êtes-vous obsédé par l'idée de la mort ?

P.O. L'idée de la mort, je l'ai domestiquée dans *Katana*. Disons que j'ai essayé de dominer le spectre de la mort, au sens judéo-chrétien. Dans l'univers bouddhiste, la mort n'est pas la rupture brutale de l'Être et du Temporel. Elle est une mutation, un passage, une élévation. La culture japonaise, surtout à l'époque de *Katana* — au XV^e et au XVI^e siècles —

a fait de la mort un événement qui consacre la vie et lui donne son sens : la dimension cérémonielle, le cadre rituel, la symbolique, autant d'éléments qui fixent l'importance du moment présent. J'ai essayé de m'inspirer de ces valeurs. Il y a des jours où j'arrive à cette sérénité de l'instant présent, comme s'il n'y avait alors aucune rupture dans l'espace-temps.

Lq J'ai le sentiment que le Japon restera toujours votre pays fétiche. Cette fascination pour le Japon remonte à quand ?

P.O. À un prix de français remporté en 10^e année à l'école de Belœil. On m'avait offert *Contes et Légendes du Japon* que j'ai lu et relu. Ce petit livre est à l'origine de *Katana*.

Lq Comment travaillez-vous ? Sur ordinateur ?

P.O. Ça, jamais ! Écrire, pour moi, est un geste sacré. Je tiens à faire les lettres une à une, comme Hugo, Balzac et tant de grands l'ont fait, avec

le geste noble de l'artisan. Rien ne me fait plus plaisir que d'entendre quelqu'un me dire : « Ah ! vous avez une belle écriture. » C'est de plus en plus rare de nos jours. Et puis m'asseoir devant un ordinateur, ce serait comme abdiquer devant le rouleau-compresseur du modernisme. On dit que les gens réclament aujourd'hui des textes bâtis comme

des scénarios de films ; je ne veux pas céder à cet impératif. Je veux prendre le temps de dire ce que j'ai à dire.

Lq Vous écrivez tous les jours ?

P.O. J'écris presque tous les jours entre 5 h 30 et 8 h 30 le matin. Quand l'œuvre arrive à son terme, je prolonge la séance d'une heure ; vers la fin, la pression augmente, il faut une vigilance accrue.

Lq Est-ce vrai que vous ne retravaillez à peu près pas la forme ?

P.O. Vrai. Le premier jet doit être bon. Je subordonne la dimension technique à la projection spontanée de ma vision première. Tout comme je travaille sans plan. J'attends d'avoir la révélation, très courte, quelques instants très paniquants, de ce que doit être le roman. Après je plonge. Le drame de l'écrivain, c'est qu'il est incapable de fixer cette photographie de l'œuvre ; ça prend des mois, des milliers de mots pour essayer de la reconstituer ; il reste à la poursuite d'une vision idéale. Écrire, c'est aussi très biologique. Ça pousse comme une plante, ça entre dans le système sanguin, les poumons, le cerveau... Un plan, pourquoi un plan ? La vie n'a pas de plan, que je sache. Sans plan, des personnages peuvent naître tout seuls et trouver leur place. C'est le cas de Santiago Wilca qui est apparu à l'improviste dans *Soleil noir*. Trois jours avant de le mettre en plan, je n'y avais même pas pensé. Pourtant, il est devenu très important. C'est LE personnage du roman, celui qui, sans tenir le rôle principal, crève l'histoire.

Lq Curieux tout de même qu'à 20 ans vous ayez choisi l'école militaire.

P.O. Je n'ai pas choisi. Je ne choisis jamais rien. Enfin, presque. C'est arrivé comme ça. Les gens s'imaginent que je prévois tout, que je suis mû par le pur cartésianisme. On me croit sévère, archidiscipliné alors que j'ai l'âme d'un enfant. J'ai besoin de mes bandes dessinées au déjeuner... Tout comme j'ai besoin de Victor Hugo en d'autres temps.

Lq Vous aimez Hugo à cause de son souffle ?

P.O. De son souffle et de son combat. Le combat qui a permis à Jean Valjean de sortir de lui, ce Jean Valjean qui nous ressemble tant ; nous n'avons pas tous volé un pain, mais nous sommes tous des Jean Valjean, des galériens. Comment ne pas admirer Victor Hugo ? Il portait son siècle à bout de bras.

Lq Vous, ce sont dix siècles que vous ambitionnez de porter ?

P.O. Peut-être, mais pas dans l'optique d'une comparaison avec l'œuvre de quiconque. C'est un rêve personnel.

Lq Qui vous a ouvert la porte du roman historique ? Jim Thorpe ? Le travail de recherche requis par la biographie de cet athlète, c'est ce qui vous a donné le goût de fouiller le passé, non ?

P.O. Non, ce n'est pas Jim Thorpe qui m'a ouvert la porte du roman. C'est Hubert Aquin qui m'a poussé à écrire. Il m'a dit : « Arrête de perdre ton temps avec des essais ; ton combat pour le sport, c'est bien beau mais qui s'en souviendra plus tard ? Il faut absolument que tu expérimentes la liberté de l'écriture globale, et ça, c'est le roman qui va te le permettre. » Disons qu'avec le roman historique, je suis arrivé à mi-chemin de ce qu'il me proposait.

Lq Il y a chez vous un sens profond de la justice...

P.O. Qui s'explique peut-être par mes origines alsaciennes, parce que je suis né au cœur de la minorisation d'un petit peuple.

Lq Est-ce le besoin de réparer qui vous pousse à fouiller le passé ?

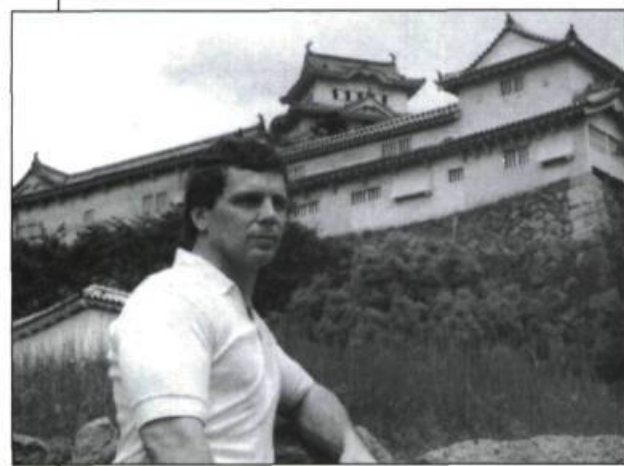
P.O. C'est très présent. En particulier, je veux à tout prix comprendre les abus de l'Église à travers les siècles, son acharnement à justifier la croix et la bannière. Et tous ces génocides, ces richesses accumulées pour asseoir une religion. C'est difficile à imaginer, plus difficile encore à comprendre. Pourtant l'Histoire est là ; si ce n'est la version officielle, c'en est une autre, tout aussi réelle, mais tenue secrète. Pour cause...

Lq Un pillage du sacré ?

P.O. Oui. Et on n'a pas le droit de priver un peuple du sacré.

Lq Les dieux et les rituels sont très présents dans votre œuvre...

P.O. Toute cette question du sacré me préoccupe beaucoup. Comme tout le monde, j'ai subi le moule de la religion catholique avant de commencer à réfléchir à la dimension de la spiritualité. Ce n'est que plus tard, en voyageant, que j'ai découvert que le sens du sacré, la spiritualité, étaient présents partout dans le monde. Les peuples d'Amérique latine n'échappent pas à ce déterminisme. Des dieux, des rituels, des pratiques populaires qui ressemblent à d'autres et s'en



1982. Photo prise devant le château de Himeji, lors du séjour de Paul Ohl au Japon, pour la rédaction de *Katana* (Collection auteur.)



La section
montréalaise
de la Société
des écrivains
canadiens (SEC),

ouverte aux personnes qui s'intéressent aux activités littéraires, organise tous les mois trois grandes soirées mettant en vedette des écrivains d'ici. Voici le programme 1991-1992:

DÎNERS-CAUSERIES

18 h 30, restaurant *La Vieille France* (52, rue Saint-Jacques, 2^e étage, Montréal, métro Place d'Armes). Prix approximatif du repas: 20 \$.

30 janvier 1992: **à déterminer**

27 février 1992: **Jean-Guy Pilon**

26 mars 1992: **Philippe Haeck**

30 avril

et 28 mai 1992: **à déterminer**

SOIRÉES « À LIVRE OUVERT »

20 h, restaurant *La Vieille France*; bar ouvert, repas facultatif. Contribution libre de 3 \$.

14 janvier 1992: **les rêves**

11 février 1992: **la science-fiction**

10 mars 1992: **la scénarisation**

14 avril 1992: **la critique littéraire**

12 mai 1992: **l'homosexualité**

RENCONTRES AUTEUR-LECTEURS

20 h, maison de la culture Côte-des-Neiges, (5290, chemin Côte-des-Neiges, Montréal, métro Côte-des-Neiges). Entrée gratuite.

9 janvier 1992: **Alexis Klimov**

13 février 1992: **Jean-Robert Sansfaçon**

12 mars 1992: **Yves Beauchemin**

Les auteur-e-s peuvent adhérer en demandant un formulaire au secrétaire; cotisation: 40 \$. Les personnes qui n'ont pas publié peuvent devenir membres du Cercle des amis de la littérature (CAL), une filiale de la SEC donnant le droit de participer aux mêmes activités; cotisation: 30 \$.

Société des écrivains canadiens
(section de Montréal)
Cercle des amis de la littérature
a/s de la Fondation Macdonald-Stewart
1195, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec)
H3A 1H9

Téléphone du secrétaire:
Jacques G. Ruelland (514) 671-7427

distinguent également. Pourquoi alors arracher de force ces croyances à l'âme de ces peuples? Il n'y a qu'une réponse: pour asseoir une forme de pouvoir et pour déposséder ces peuples de leurs richesses, puisque ces dernières sont surtout destinées à honorer leurs divinités. À quoi servait l'or des Incas? Et celui des Aztèques? Je dis bien à quoi et non à qui... À ériger des temples, des statues, des vases, etc. Et qui en a profité? Les conquérants, la Cour royale et l'Église! Cela permet de mieux saisir les soubresauts de l'Église latino-américaine. Dans *Soleil noir*, le personnage de Santiago Vilca est justement celui d'un militant, d'un prêtre révolutionnaire...

Lq Que répondez-vous à ceux qui vous reprochent les armes et le sang de vos précédents ouvrages?

P.O. Qu'ils relisent donc l'Ancien Testament.

Lq Le roman historique n'a à peu près pas de racines au Québec. Comment expliquez-vous ce fait?

P.O. Les auteurs québécois ont d'abord été préoccupés par la recherche d'identité. Avant de monter sur une plate-forme pour décrire le monde, il faut commencer par regarder dans sa maison. C'est ce qu'ils ont fait et bien fait. Dans mon cas, que je ne sois pas originaire du Québec m'a sûrement incité à voir différemment, à regarder ailleurs.

Lq Et vous regardez dans quelle direction présentement?

P.O. Le prochain roman. Direction Est, le continent africain. Les origines de l'humanité et de l'injustice fondée sur la couleur de la peau.

Lq Comment envisagez-vous la prochaine décennie?

P.O. Avec sérénité. Mieux que ceux qui envisageaient la fin du premier millénaire, car, selon eux, l'humanité était vouée aux gémonies. La liberté des peuples, c'est pour demain...

Lq Ce cycle des civilisations, quand le jugerez-vous achevé?

P.O. Quand j'aurai le sentiment d'avoir touché aux principaux courants de vie et de mort du millénaire, c'est-à-dire des Croisades à la conquête de Saturne.

Lq L'Alsace de votre enfance ne vous inspire pas?

P.O. Beaucoup, au contraire. Elle est le symbole de la Résistance. Et elle a sa place dans le registre des projets d'écriture.

Lq Êtes-vous de ceux qui trouvent le «moi» haïssable et le «je» méprisable?

P.O. Pourquoi? Peut-être parce que je parle surtout des grands ensembles, du passé, des autres? Pour autant je n'élude pas le présent, ni le «moi»... Au contraire, je vis intensément, peut-être plus intensément que jamais. Mon époque ne me déplaît pas; de toute façon, c'est la seule qui me soit offerte. Il est vrai que je ne me livre pas beaucoup, du moins en apparence. Mais je questionne souvent celui que me renvoie le miroir... Entre «moi» et «je», il n'y a pas de conflit, parfois un long silence. Alors je prends la plume!

